La Grande Roue

Cela a dû se passer durant l'automne 1967. J'avais quatorze ans, bientôt quinze, et fréquentais la classe de seconde à l'Akademisches Gymnasium, sur la Beethovenplatz. Mes parents avaient invité Edith à Vienne, mon père lui paya le voyage, ma mère réserva une chambre à son unique cousine à la pension Nossek, située dans la célèbre rue du Graben, dans le 1er arrondissement. Ce retour dans sa ville natale constituait pour Edith le premier voyage à l'étranger depuis qu'elle avait émigré en Angleterre à l'automne 1933, plus de trente ans auparavant. Je ne me souviens plus en détail de sa visite à Vienne, et ne suis pas sûr non plus de sa durée exacte. Mais je revois une matinée dominicale froide et pluvieuse, je nous revois, Edith et moi, sur la Grande Roue – comme elle l'avait souhaité.

Nous étions seuls dans la nacelle. Edith voulait savoir si je m'intéressais à la musique, et à quel genre. De l'opéra ? Des symphonies ? Des concertos pour piano ? Des sonates pour violon ? Si j'allais souvent dans des salles de concert comme le Musikvereinssaal, le Konzerthaus. Mon hésitation la troublait. Pour moi, la musique c'était les Beatles, les Rolling Stones, les Troggs, les Kinks, les Tremeloes, les Monkeys, les Small Faces, les Bee Gees. Mozart, Beethoven, Haydn, Schubert, Verdi, Wagner, Mahler n'existaient pas pour moi. Nous n'avions pas de chaîne hi-fi, pas un seul disque de musique classique. L'année précédente, mes parents m'avaient offert un petit tourne-disque portatif sur lequel je pouvais passer des 45 tours. C'est là-dessus que j'écoutais mes tubes favoris, je les écoutais des centaines et des centaines de fois.

« Tu préfères les Rolling Stones ou les Beatles ? » me demanda Edith, un peu distraite. Ces deux groupes étaient les seuls qu'elle connaissait.

« Les Beatles.

– Et pour quelle raison… ?

– Les Rolling Stones sont trop agressifs pour moi.

– Quelle est la chanson la plus agressive qu'ils aient faite ?

– *I Can't Get No Satisfaction*…

– C'est fou… » Puis elle se tut.

La nacelle était arrivée à son plus haut point et, durant quelque temps, elle s'immobilisa en se balançant doucement. Nous étions à soixante mètres au-dessus de la ville. Il avait cessé de pleuvoir, la vue était entièrement dégagée. Kahlenberg, Leopoldsberg, Stephansdom, Karlskirche, Ringturm, Schönbrunn. Edith regardait fixement devant elle. Lorsque la Grande Roue se remit lentement en marche pour s'approcher du sol, elle me parla d'un ami avec qui elle avait, il y avait bien longtemps, fait un tour sur ce manège. Il l'avait très mal supporté. Il avait eu des sueurs froides jusqu'au bout et avait été pris d'un sentiment de panique. Aujourd'hui je crois savoir de qui il s'agissait : Kim Philby a toujours été sujet au vertige – ou bien pensait-elle à Arnold Deutsch, son amour d'antan ?

*

Edith était la fille du frère de mon grand-père maternel. La cousine de ma mère est-elle ma petite cousine ? Ma grand-tante ou ma grande cousine ? Mon savoir en matière de filiation est assez limité. Je n'ai quasiment plus aucun parent – à part une cousine germaine : la fille de la sœur de ma mère. À l'heure où je rédige ces lignes, le frère d'Edith, Wolfgang Suschitzky, a dépassé les cent ans et vit, en pleine forme, à Londres. Les trois enfants de Wolf (ainsi que leurs propres enfants) sont des parents éloignés, des cousins de troisième et quatrième génération. Je n'ai ni frère ni sœur. Mes parents sont morts. Les frères de ma mère, mes deux oncles que j'aimais beaucoup, Pepi et Willy, sont morts. Ma tante Karla – ma

mère la détestait, allant jusqu'à la renier – est morte. Les trois cousins de mon père – il était fils unique – sont morts. Edith Tudor-Hart, née Suschitzky, est morte en 1973. Je l'ai à peine connue.

Qui était-elle vraiment ? Qu'est-ce qui me rapproche d'elle, à part nos liens familiaux ? Elle avait dix-sept ans la première fois qu'elle quitta le domicile familial pour aller suivre des cours chez Maria Montessori à Londres. Edith voulait devenir jardinière d'enfants. Pourquoi cette décision ? Pourquoi être partie de Vienne si jeune ? À dix-huit ans, Edith était déjà membre des jeunesses communistes. Qu'est-ce qui l'avait poussée dans cette direction ? Qui l'avait influencée ? Quelle cause servait-elle et contre qui se battait-elle ? Un an et demi après la chute de l'Union soviétique, le *London Daily Express* a publié un article sur Edith, « La photographe des années 1930 ouvertement à gauche », reconnue comme étant l'un des dix chasseurs de têtes les plus importants recrutés par le KGB. « L'agent qui a enclenché la grande histoire d'espionnage du siècle », voilà ce qu'on pouvait lire en légende d'une photo d'Edith datant des années 1930. Ses grands yeux, son regard d'une intensité incroyable. J'étais à la fois surpris, fasciné et effrayé par le contenu de l'article ; dans la famille, personne n'était au courant.

Son frère qualifia cette histoire d'ineptie. Ma mère, d'information mensongère, typique de la presse britannique à scandale. De mon côté, je tentai de rejoindre Edith dans un autre monde, celui des rêves, espérant ainsi apprendre à mieux la connaître, et lui poser toutes les questions que je souhaitais. Mais elle n'apparut dans aucune de mes visions nocturnes. Elle demeurait une énigme. Ce que je voulais, c'était découvrir ses secrets, les lui arracher. Je n'avais d'autre choix que de me lancer, d'abord avec hésitation, puis de façon plus acharnée, dans l'investigation de son histoire. Durant des années, j'avançai dans le labyrinthe des sources secondaires et des archives historiques, au risque parfois de m'y perdre. Le résultat de mes recherches se compose des récits de ma mère et de mes deux oncles, des souvenirs détaillés de Wolf Suschitzky et des rencontres avec un grand nombre de témoins de l'époque.

Et je te pose la question, à toi Edith : À quoi bon t'être impliquée à ce point ? Cela en valait-il la peine ?

Regent's Park

De la station de métro Marble Arch au point de rendez-vous, il faut compter vingt-cinq minutes à pied, trente grand maximum. Mais ce matin de mai 1934, elle ne doit prendre aucun risque. En tout cas, pas en compagnie de cet homme. Près de la station de métro, Edith hèle un taxi, la course les emmène en direction de Victoria, jusqu'à ce qu'elle demande au chauffeur, au terme d'une courte distance, de s'arrêter. Ils continuent à pied pendant quelques minutes. Edith se retourne sans cesse vers l'homme, puis elle fait signe à un autre véhicule qui arrive dans la direction opposée, et dit au chauffeur : *« Queen's Way ! »* Quelques minutes plus tard, ils descendent et marchent jusqu'à la station Ladbroke Grove.

« Tu n'exagères pas un peu ? » demande l'homme qui l'accompagne, hors d'haleine. Avec elle, il parle allemand, sans accent, *presque* sans accent. Elle ne répond pas. Ils jettent un regard autour d'eux, disparaissent dans les couloirs du métro, s'enfoncent loin sous terre afin de monter dans un train de la ligne Hammersmith & City, en direction de Farringdon. Ils attendent que tout le monde soit monté, puis entrent à leur tour. À peine sont-ils dans le wagon qu'Edith ouvre brusquement la porte, et, au dernier moment, tous deux ressortent. L'homme fait un sourire forcé, presque réprobateur. Edith se retourne et regarde si quelqu'un descend à la dernière minute comme eux. Mais ils sont seuls sur le quai. Ils prennent la prochaine rame jusqu'au terminus. Et le petit jeu recommence : métros, bus, taxis. L'homme devient moqueur, il pense qu'Edith est une excentrique. Ils atteignent Regent's Park

juste avant midi, soit trois heures trente après leur rendez-vous. Elle marche devant, à grands pas, l'homme la suit – enfin, ils atteignent leur but : un banc à l'extrême nord du Boating Lake.

C'est là que les attend un ami d'Edith, depuis une heure déjà, mais il ne s'inquiète pas : plus le trajet est long, et moins ces deux-là ont de chance d'être suivis. Il a nonchalamment posé son bras droit sur le dossier, et, la tête penchée en arrière, il offre sa large face au soleil de mai. À présent il se lève, se contente d'abord d'un « bonjour » en allemand, sa voix est grave, sonore, puis il tend à l'inconnu une grande main réchauffée par le soleil. Il ne dit pas son nom. L'homme qui accompagne Edith, un peu impressionné tout de même, murmure « Je suis Kim. Kim Philby. »

« Je l'aurais presque parié », rétorque l'homme en souriant et d'une voix normale. Tous deux s'assoient. Lorsque Philby lève les yeux, pour faire de la place à Edith sur le banc, il a juste le temps de la voir disparaître entre les rosiers en fleur.

« Je ne connais personne du nom d'Edith Tudor-Hart », aurait déclaré Kim Philby à plusieurs reprises durant ses futurs interrogatoires. Mais cela ne correspondait évidemment pas à la vérité.